

Trois lettres des Bugnet*

présentées par Gamila Morcos

Il existe bien des manières de meubler et d'enrichir notre mémoire du passé. Mais l'une des choses les plus regrettables est que ce passé nous vient reproduit par l'entremise de l'histoire, de la photo ou du cinéma, autant de moyens qui maquillent ou dévaluent les faits. Ainsi, les difficultés auxquelles ont dû faire face les pionniers et les conditions pénibles dans lesquelles ils se sont retrouvés en arrivant au Canada nous sont transmises en conserve et perdent ce mélange de crainte, de curiosité et d'espoir qui alimentaient l'imagination des premiers émigrants.

Toutefois, si, par un concours de circonstances, nous avons la chance de tenir un document original ou de lire des lettres personnelles écrites par l'un ou l'autre de ces immigrants, la perspective est autre, l'éclairage est différent, et le passé, émouvant et poignant, reprend vie.

C'est le cas des trois lettres transcrites ci-dessous, et dont voici le contexte. En 1907, le frère cadet de Georges Bugnet, Maurice, entre chez les jésuites et, par le fait même, prive ses parents à Chalons-sur-Saône d'un grand appui financier. Georges, venant à peine de s'installer avec sa petite famille sur son *homestead* à Rich Valley, n'est pas en mesure de leur envoyer de l'argent, mais les invite à le rejoindre au Canada, avec l'entente plus ou moins tacite qu'à plusieurs, ils pourront faire fructifier la terre et vivre confortablement. Certains préparatifs sont nécessaires de part et d'autre: Bugnet les note dans une lettre à sa mère, datée du 27 février 1908. En mai, M^{me} Bugnet mère et ses enfants, Charles et Thérèse, arrivent à Rich Valley.

* Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection J.-M. Duciaume.

Des corrections ont été apportées au texte de ces lettres pour se conformer aux normes de publication. [note de la rédaction]

Le père, resté en France, ne les rejoindra que trois ans plus tard. Dans sa lettre du 11 juin 1908, sa fille Thérèse lui décrit leur nouvelle vie. Quant à la lettre de Julia à sa sœur Renée, elle fait état des effets de la Dépression sur la famille Bugnet.

Puisse le lecteur, à travers les détails de ces missives, reconstituer le décor du début du siècle et y faire évoluer un Georges Bugnet qui a toujours su opposer sa puissance inventive à celle de la nature et des circonstances difficiles de la vie.

LETTRE DE GEORGES BUGNET À SA MÈRE

La Saône d'Amérique, 27 février 1908

Chère maman,

Je suis rentré de mes voyages lundi soir. Comme je le disais, je crois sur ma dernière lettre, je me suis mis en route pour Saint-Albert et Edmonton le dimanche 16 février. Mais, comme d'habitude lorsque je me mets en route, la neige – la 1^{ère} neige un peu sérieuse depuis le commencement de l'hiver – s'est mise à tomber. Je me suis donc arrêté chez les Langlois, à dix milles d'ici [16 km], où j'ai passé l'après-midi et la nuit. Lundi matin j'ai repris ma route. Par malchance aucune sleigh (ou traîneau) ne m'a rejoint, sauf un cutter (petit traîneau à deux places) dans lequel j'ai fait quatre milles [6,4 km]. Je n'en suis pas moins arrêté chez Terrault le soir même, avec 35 milles dans les jambes [56 km]. Le lendemain, avec le team de Terrault j'ai été à Edmonton où j'ai trouvé mon incubateur et l'éleveuse en bon état. Mercredi, j'ai acheté chez Terrault une truie* et de l'avoine, chez un autre un coq. Jeudi, avec ses sleighs et ses chevaux je suis parti pour le Lac La Nonne. En route j'ai trouvé une excellente charrue, du blé pour mes poules et les futurs poussins et du blé de semence. Je suis arrivé le même soir chez Langlois où j'ai «campé». Le lendemain j'ai mené ma charge chez moi, l'ai débarquée, et me suis rendu, pour la nuit, chez Langlois. Samedi soir, j'étais de nouveau chez Terrault.

* G. Bugnet ajoute en marge: La truie a mis bas neuf petits, en a étouffé quatre. Nous lui avons enlevé les cinq autres, les gardons dans une caisse à la maison où ils dorment comme des bienheureux toutes les fois qu'ils ne se battent pas, et les portons à leur maman quatre ou cinq fois par jour pour qu'elle leur donne à téter, ce qu'elle fait consciencieusement.

Dimanche matin je me suis remis en route pour le retour et suis arrivé, vers les 2 heures de l'après-midi, à la mission de la réserve indienne où je me suis arrêté à temps pour éviter une formidable averse. Il plut toute la nuit. Le lendemain, le temps étant redevenu beau, je suis reparti et j'arrivai ici une heure après la tombée de la nuit – sans avoir eu la chance de rencontrer une voiture ou un traîneau pour la raison que les routes étaient impraticables. Il y avait trop de neige dans les bas-fonds et point sur les coteaux.

L'hiver continue en douceur. Hier et aujourd'hui temps venteux et bordées de neige, mais le temps reste assez doux, et, par malheur, la neige va s'en aller aussi vite qu'elle sera tombée.

Et que décidez-vous là-bas? J'ai hâte de le savoir. Je le répète, je ne vois qu'une solution: votre venue.

Évidemment, si vous pouviez venir tous dès maintenant, ce serait le meilleur, mais ce n'est guère possible. Outre que vous devez, le papa et toi, avoir maintes dispositions à prendre avant de quitter la France, mon pauvre chantier, de 4 mètres de large sur 5 de long, avec son plancher de logs et son mobilier de Robinson n'est pas capable de loger plus de trois personnes – et encore le trouvons-nous déjà assez inconfortable pour nous seuls.

S'il y avait, seulement, un hôtel dans le voisinage! Mais tous ici, nous sommes à peu près au même point: des «settlers». Les maisons sont toutes comme la mienne, un peu plus grandes pour la plupart, mais meublées à la diable et ordinairement peu brillantes de propreté – à telle enseigne que mon chantier est le seul, dans tout le pays, où les punaises n'ont pas encore élu domicile. Et encore, bienheureuses sont les maisons qui n'ont pas d'autre vermine que les punaises.

Quant à prendre pension à Edmonton ou Saint-Albert, ce serait bien peu pratique. D'abord, dans ces villes neuves la pension ne se trouve pas toujours si facilement, car les hôtels et même les maisons privées sont souvent archicomblés, surtout au printemps, au moment de l'afflux des émigrants – et beaucoup sont obligés de louer des tentes de toile et d'habiter ainsi presque en plein air, comme les Indiens, et les nuits sont glaciales. Ensuite, les prix de pension sont exorbitants, et la

nourriture, à moins qu'on ne se puisse contenter de lard et de pommes de terre, est très coûteuse.

Pour toutes ces raisons, je crois que le seul moyen pratique est d'expédier Charles ici. Avec son aide, les semailles iront plus vite. En juin nous bâtirons une bonne maison de logs, à un étage et vous pourriez alors arriver tous, à votre tour, dans le courant de juillet. Le voyage est d'une extrême simplicité, et beaucoup de jeunes filles, françaises, allemandes, anglaises, font la traversée seules et toutes arrivent à bon port.

Si vous vous décidez ainsi, que Charles n'oublie pas d'emporter les plus utiles de ses 2 outils de menuisier – à moins qu'il en ait de trop pesants comme marteau, enclume, etc. – un étau de bois serait utile, mais un étau de fonte serait trop lourd et prendrait aussi la place de choses utiles. Une scie à main (j'ai une scie ordinaire et une grande scie de scieur de long), rabots, ciseaux, limes etc. seraient très utiles. Enfin qu'il apporte ce qu'il peut, qu'il vende le reste. Si vous avez encore la carabine de Maurice (à acide carbonique comprimé, je crois) mieux vaut la vendre – car je ne pense pas qu'on permette de passer des armes à la douane – au reste j'ai ici une excellente Winchester. Avec l'argent de la carabine, Charles pourrait, à Edmonton, acheter un fusil à un coup, léger, et qui fournirait notre cuisine de canards, tout l'été – ce que ne peut faire une carabine (le canard ne se laissant guère approcher).

Le plus utile évidemment serait la lingerie de toute sorte, couvertures de lit, habits, même vieux (qui seront toujours bons le jour où l'on tue un cochon ou dans telle autre semblable occurrence) souliers (denrée extrêmement rare dans le Nord-Ouest, j'entends de bons souliers) etc.

Deux bonnes choses encore seraient: un thermomètre (non de mercure qui se congèle à -30° mais un qui descende jusqu'à 50° en dessous de 0) et une ou deux paires de lorgnons n° 14 ou 15, dont j'aurais parfois grand besoin. Et encore un peson, c'est-à-dire un instrument pour peser à la main.

Enfin le tout est de prendre le plus utile, jusqu'à concurrence de 150 livres [68 kg] auxquelles, je crois, on a droit sur les paquebots et en Canada. Hermu-Péïon vous renseignera exactement. Je t'ai, je crois, donné son adresse sur ma dernière lettre.

Quant aux détails du voyage pour Charles, Hermu-Peïon les lui indiquera exactement à son passage à Paris, lorsqu'il paiera son billet de Paris à Edmonton.

À Edmonton il pourra loger, s'il arrive tard le soir, à la maison d'émigration (gratuite), y laisser ses bagages. Le lendemain se renseigner sur la direction de Saint-Albert (il y a beaucoup de magasins français à Edmonton) et aller chez Terrault qui est averti (par ce même courrier) de son arrivée probable et qui le pilotera au Lac La Nonne. Donc rien de plus simple.

Inutile de m'écrire du moment de son départ ou de me télégraphier. La télégraphie dans le Nord-Ouest ne marche pas plus vite que les lettres ordinaires — et les lettres vont deux fois moins vite qu'un voyageur. Lettre ou télégramme m'arriveraient donc après Charles. Le voyage de Paris à Edmonton peut durer entre 15 à 20 ou 25 jours, suivant la durée de la traversée: nous avons été 12 jours sur mer, d'autres n'y sont que six ou huit jours, d'où la différence. De Montréal à Edmonton, il y a cinq jours de chemin de fer, si la neige, en Bas-Canada, ne retarde pas le train. Le train s'arrête aux stations importantes suffisamment pour que les voyageurs aient le temps d'aller ingurgiter quelque chose aux buffets ou hôtels. Dans le train même on vend diverses denrées comestibles. Tout est assez cher là-dedans.

Si Charles passe par l'Angleterre et qu'il ne sache pas l'anglais, il n'a qu'à chercher un interprète. Il y en a toujours cinq ou six aux diverses gares de Londres. Mais le mieux serait d'avoir quelques mots d'anglais. Il peut aussi passer par le Havre et New York, mais la traversée est ordinairement plus chère — d'ailleurs, tombant aux États-Unis, il lui faudra toujours passer par un territoire de langue anglaise.

Vous voilà je pense suffisamment renseignés. Rien ne s'oppose donc, de ce côté-ci, à une décision affirmative.

Pour toi et Thérèse, si le papa devait rester, ce serait une autre affaire. Il faudrait que j'aie moi-même vous chercher à Edmonton. Une fois Charles ici, ce sera facile. Il suffira de m'écrire un mois, ou au moins une vingtaine de jours d'avance (lettre enregistrée) la date fixée pour votre départ et la date probable (Hermu-Peïon la saura) de votre arrivée. Laissant la ferme aux soins de Charles (à moins que ce soit Charles qui

descende) j'irai chez Terrault où il sera facile de me téléphoner depuis Edmonton – je t'indiquerai tout cela ultérieurement si vous vous décidez. Vous pourriez encore vous joindre à un train d'émigrants français qui, tous les ans, en juillet, s'organise en Bretagne et à Nantes – ce serait peut-être ce qui vous rendrait le voyage le moins ennuyeux.

Enfin dites-moi vite si vous venez, ou plutôt dites-moi vite que vous venez.

À bientôt. Je vous embrasse tous affectueusement.

Georges

LETTRE DE THÉRÈSE BUGNET À SON PÈRE

La Saône d'Amérique, le 11 juin 1908

Mon cher papa,

Georges est allé à la malle hier, c'est-à-dire à la poste, et il m'a rapporté ta lettre. Elle m'a fait grand plaisir: d'abord, j'étais bien heureuse d'avoir de tes nouvelles, et puis, tous les détails que tu me donnes m'apportent un parfum de la maison et du pays que l'on trouve bien précieux lorsqu'on est loin. Le rhododendron s'est donc décidé à fleurir? Merci pour la fleur. J'espère que tu m'éciras bientôt: donne-moi toujours beaucoup de détails, n'est-ce pas, mon cher papa? Dis-moi tout ce que tu fais à la maison le jour où tu m'écris, envoie-moi une fleur ou une feuille du jardin et raconte-moi s'il y a quelque chose de nouveau à Mâcon, soit à l'église, soit ailleurs; dis-moi surtout si tu vas bien et tout ce que tu fais.

Depuis que nous sommes arrivés, nous avons reçu toutes tes lettres: la maman d'abord, puis Charles et enfin moi; Georges a reçu la sienne avant que nous n'arrivions.

Nous sommes toujours en bonne santé et je t'assure que nous ne sommes pas à plaindre. La tente que nous avons achetée à Edmonton est très grande: 4 m x 5 m. Cela nous fait une grande pièce très saine; d'ailleurs, nous ne faisons qu'y coucher, la journée, nous nous tenons dans le chantier: c'est la maison qu'on appelle ainsi; en bon canadien, on dirait même un *chanquier*. Pour en revenir à notre tente, Charles nous a installé trois bons lits avec des piquets plantés en terre et les cordes qui

tenaient nos caisses, tendues par dessus. Nous avons mis sur ces cordes des petits matelas, achetés dans le chemin de fer du *Canadian* et, avec toutes nos couvertures et édredons, nous nous trouvons aussi bien que dans nos lits de Mâcon.

Pour la nourriture cela va très bien aussi: nous mangeons des «patates» en masse, mais, accommodées de tant de façons différentes qu'on ne s'en lasse pas. Du reste, tu sais qu'à la maison, nous en mangions beaucoup. Nous avons aussi du lait et des oeufs (pas de beurre, à vrai dire, car la vache ne donne pas beaucoup de lait de ce temps-ci) mais la graisse le remplace bien; et puis, les légumes poussent vite: les radis et le cresson sont à point. Nous aurons aussi des haricots, des pois, (il y en a tout un champ). Des citrouilles de Bresse s.v.p., des épinards, de la laitue, des lentilles, des betteraves, des radis noirs, tu sais, les raiforts? Et puis encore une quantité d'autres choses dont je ne me souviens plus. Bientôt, il y aura aussi des fraises, plus que nous n'en pourrions manger: la terre est couverte de fraisiers en fleurs.

Vendredi 12 juin – Georges a semé aussi tout un champ de pommes de terre, un autre de maïs, et puis du blé, de l'orge, du sarrasin pour les poulets. La première couvée artificielle que Georges a faite a bien réussi: nous avons une trentaine de vigoureux poulets qui trottent autour de la maison. Hier, les poussins d'une nouvelle couvée ont commencé d'éclore; et ce matin, il y en a une vingtaine de sortis. Ils resteront dans l'incubateur jusqu'à demain encore, puis, lorsqu'ils seront tous sortis, on les mettra dans l'éleveuse.

Maintenant, il est 10 heures du matin – Tiens! Voilà Charles qui revient de la chasse, sa carabine sur l'épaule: il n'a rien vu. Nous sommes tous réunis dans la maison: la maman tricote, Georges lit, assis sur les sacs de grains, à côté de moi, Charles s'assied sur le lit et se demande s'il ne va pas repartir après les canards; Julia est allée chercher de l'eau au ruisseau, au *crick*, comme on dit ici, et le petit Charley trotte de tous les côtés; il voulait me voir écrire, tout de suite, et me réclamait: «Une place, s'il vous plaît, tante»! Enfin, le dernier numéro dort dans son petit hamac; il se porte bien et il a une voix! Je t'assure qu'on l'entend! C'est un «Poumons Forts» numéro 2.

Nous sommes dans la saison des pluies, maintenant; pourtant, il fait beau aujourd'hui mais les averses de ces jours

derniers ont fait monter le crick, en sorte qu'il y a de petits étangs un peu de tous les côtés. Toutefois, la maison étant perchée sur une petite colline, nous n'avons pas d'eau trop près.

Voilà Charles reparti... non! Il rentre. À propos de chasse, nous avons vu un ours, ces jours derniers, lundi, je crois. Il est passé à 100 mètres de la maison, à peine. Nous dînions avec la porte ouverte, quand la maman l'a aperçu qui passait tranquillement, là-devant, en plein soleil: c'était un ours noir, qui nous a paru d'assez petite taille, bien que le foin déjà haut nous le cachait en partie. Sans prendre le temps de finir leur dîner, les frères sont partis, avec leurs carabines; mais quand Maître Martin nous a vu sortir de la maison, il a pris le trot, puis le galop et s'est enfilé dans les arbres qui couvrent le grand coteau. Georges et Charles ont couru après pendant longtemps, mais ils n'ont pu le rattraper; ils n'y ont gagné que de bons bains de pieds et même de jambes, car, dans les prés, il y a toujours un peu d'eau, presque partout. Pour ma part, j'ai déjà pris de bons bains de pieds; je me suis même étalée dans le crick, l'autre jour, en allant chercher les boeufs, avec Georges. Il faut te dire, qu'ici, les ponts sont assez primitifs: ce sont des «logs», c'est-à-dire des troncs d'arbres, jetés en travers des ruisseaux. Quand je dis: des troncs d'arbres, il ne faut pas croire qu'on se paie le luxe de plusieurs troncs pour un seul pont: un seul suffit; et ma foi! On passe comme on peut, en faisant de l'équilibre. Moi j'aime bien cela. Pourtant, Charles a construit l'autre jour un petit pont très confortable, pour les personnes sérieuses; malheureusement, la crue de ces jours-ci l'a emporté, mais on le replacera dès que le crick aura repris son niveau ordinaire.

[cette lettre, incomplète de toute évidence, s'arrête là]

LETTRE DE JULIA BUGNET À SA SŒUR RENÉE

18 mars 1933

Ma bien chère Renée,

Que devez-vous penser de moi depuis si longtemps que je n'ai donné signe de vie.

Il faut vous dire que depuis longtemps ma santé n'est pas très bonne, conséquemment je suis très paresseuse pour écrire. Croyez bien ma chère Renée, si mes lettres sont rares, votre bon

souvenir est toujours aussi vivace dans mon coeur, et je pense souvent à vous. Quand nous reverrons-nous, je ne sais ce que le bon Dieu nous destine, mais il me semble que ce temps est loin, bien loin, mais il faut toujours vivre dans l'espérance sans cela nous serions si malheureux. Nous avons reçu dernièrement deux lettres de la maman qui se fait du souci pour nous. Certes la vie est dure au Canada comme partout ailleurs, mais si l'on regarde plus malheureux que soi, il ne nous est pas permis de nous plaindre. Georges a dû vous dire qu'en novembre dernier la municipalité voulait saisir les terres dont les taxes n'ont pas été payées, mais vu la détresse de beaucoup de fermiers, le gouvernement a défendu de ne saisir aucune terre; il est question même que cette loi soit valable pour cinq ans. Nous sommes donc tranquilles jusqu'à 1937, et j'espère qu'en ce temps-là les affaires seront en meilleure condition.

Passons aux nouvelles de la famille. J'ai reçu dernièrement des nouvelles de Marthe, elle est si heureuse d'être maman que ses lettres se sont un peu espacées depuis quelque temps, elle est toute à son bébé, elle pense venir ici au mois de juillet, vous pensez ma chère Renée si je serai heureuse de la voir, elle est si loin de nous.

Pour Marie je la vois assez souvent, je suis allée chez elle il y a une quinzaine de jours, toujours pas d'enfant, elle se porte bien. Pour le moment Jean et Maurice coupent des logs dans une réserve à bois à cinq milles d'ici [8 km], pour bâtir une nouvelle écurie. Thérèse est à la maison pour m'aider, c'est une très bonne fille qui me rend beaucoup de services, le jour où je ne l'aurai plus, je la regretterai certainement mais j'espère bien que ce temps-là est encore loin. Madeleine et Louise sont toujours à l'école.

Georges a été très occupé cet hiver, il achève un recueil de poésies, près de mille vers qu'il espère faire publier, mais les éditeurs se font prier, ceci comme toute autre chose souffre de la Dépression. *Le Canada français*, la revue de l'Université Laval de la province de Québec accepte tous les articles de Georges. Le dernier «Un maître du style» [sic] a paru en novembre dernier, le prochain «Sur la poésie» [sic] va paraître en avril. N'écrit pas qui veut dans *Le Canada français*, la revue n'accepte que les écrits des meilleurs écrivains, les auteurs sont principalement des évêques et des professeurs d'université. Les poésies de Georges

sont vraiment magnifiques, c'est un vrai plaisir pour moi, quand nous sommes seuls le soir dans notre chambre, que Georges m'en lit quelques-unes.

Écrivez-moi vite ma chère Renée, donnez-moi beaucoup de nouvelles. Comment sont vos chers enfants? ainsi que Charles? La maman nous a dit que votre petite Thérèse a eu la diphtérie, comme vous avez dû être inquiète! C'est une maladie très sérieuse.

L'hiver n'a pas été très vigoureux, mais nous avons beaucoup de neige.

En attendant de vos bonnes nouvelles, cher Charles, ma chère Renée et chers petits, tous vous embrassons très affectueusement de tout notre coeur.

Julia